

Sabah me donne jeunesse dans ma vieillesse, car l'amour et la tendresse sont eaux de jouvence, meilleurs que la gelée royale ou le ginseng. Elle nourrit les aspirations qui se sont formées dans mon adolescence, parce qu'elle a gardé les siennes, sœurs des miennes. Elle a le goût du beau dans la nature, les arts, l'ameublement. Grâce à elle, j'ai désormais un dressing digne d'un monsieur que je ne suis pas.

Elle me voit qualitativement jeune tout en me voyant quantitativement âgé ; alors elle veille sur moi, tout en me laissant poursuivre mes activités vitales.

L'aire de ma vie se rétrécit. Du nomadisme de la *Santa Maria*<sup>1</sup> a succédé le besoin de sédentarité dans la *querencia* enfin trouvée dans le centre historique d'une ville du sud de la France.

Mes faiblesses auditives brouillent la musique, mais je me remémore en permanence mes moments musicaux préférés, je les chante en imitant l'orchestre, j'ai tout le temps une musique dans la tête. J'aime chanter en compagnie de Sabah qui, parfois, m'enregistre, j'aime chanter lors de réunions amicales ces chansons : *À nous la liberté* du film de René Clair, l'air du film *14 juillet, À Paris, dans chaque faubourg*, celui de la chanson de Macky dans *L'Opéra de quat'sous*, et celui que je dédie à Sabah dans le film *Un soir de rafle : Si l'on ne s'était pas connu*. Je chante aussi *Pauvre Rutebeuf*, *Les Feuilles mortes*, *Le Chant des partisans*, *La Varsovienne*, et autres chants révolutionnaires qui me font retrouver la transe ancienne.

Je vieillis avec la fatigue et rajeunis quand l'ardeur me saisit.

Tout se rétrécit, mais le feu intense demeure en mon être, entretenu par l'aimée. J'ai toujours la curiosité et le goût enfantin du jeu, les aspirations adolescentes, bien qu'ayant perdu toute illusion. Je suis possédé par le monde, possédé par l'espèce humaine, possédé par l'amour, possédé par le mystère, possédé par l'émerveillement, possédé par la révolte, possédé par mon *daïmōn*.

Dès que nous nous sommes unis, je l'ai entraînée au Pérou, en

---

1. La caravelle de Christophe Colomb.

Colombie, au Brésil dont elle avait déjà étudié les conditions de vie des bidonvilles. Elle a entre autres contribué à la rédaction de *La Voie*, ce livre si important pour moi. Nous y avons travaillé ensemble sur les questions de l'avenir de la civilisation, et notamment sur l'avenir inséparable des villes et des campagnes. Sabah est présente dans mon travail, même quand on ne la voit pas ou qu'on ne veut pas la voir...

Avec elle, je continue, nos mains liées, à participer au monde, à l'aventure humaine, sur une voie commune. Elle entretient ce feu que j'appelle pour moi-même (*in petto*) ma « mission » : pour une connaissance et une pensée complexes, pour un humanisme régénéré, qui comporte en son noyau la conscience de la communauté de destins et de l'incroyable aventure du genre humain, pour une attention vigilante à l'énorme vague de globalisation techno-économique qui emporte la planète, créant de nouveaux horizons transhumanisants et déshumanisants, provoquant des périls eux-mêmes universels pour l'ensemble du genre humain, à commencer par la dégradation de la biosphère.

Partout, de façon dispersée renaissent et jaillissent les aspirations à une autre vie, et partout le règne du calcul, du profit, de la démesure (*hubris*) ainsi que le déchaînement de la haine, du mépris, du fanatisme étouffent nos aspirations et produisent des régressions inouïes de conscience dans l'accroissement quantitatif des connaissances.

Quand je regarde mon passé je trouve du réconfort au souvenir des oasis de vie temporaires, des extases personnelles et collectives où je me suis retrouvé en me perdant.

Quand je regarde un futur qui prendra forme sans que je puisse le vivre, je vois incertitude, angoisse, mais aussi le souci de sauvegarder des îlots de résistance si les barbaries devaient à nouveau s'imposer... Je garde l'espoir en l'improbable, déjà survenu de façon salvatrice en décembre 1941.

Enfin, je conserve, bien ancrée en moi, la conscience de ce que disait le vieil Héraclite : Concorde et Discorde sont pères de toutes choses.

Dès l'origine de l'Univers, Éros, en l'occurrence les forces d'association, d'union, de fusion, s'est trouvé à l'œuvre, inséparable de Thanatos incarnant les forces de dispersion, de conflit, de destruction, de désintégration, de mort.

Et cela fut et continuera pendant des milliards d'années et pour des milliards et des milliards d'êtres physiques, atomes, étoiles, galaxies.

Et cela fut, continue et continuera dans la non moins incroyable aventure de la vie, où solidarités, parasitismes, conflictualités, prédations sont inséparablement liées.

Et cela fut et continuera dans le fabuleux parcours de l'aventure humaine qui commença avec le redressement embryonnaire de la colonne vertébrale chez des primates devenus grands singes, hominiens, puis humains. Aventure qui, incarnée par des génies créateurs et destructeurs, a créé puis détruit empires, cités, civilisations, œuvres d'art, épopees, mythes, dieux, idées, pour déboucher, à partir du xv<sup>e</sup> siècle européen, sur l'ère planétaire devenue mondialisation puis globalisation et poursuivant sa route vers quoi, vers où ? On l'ignore.

Ce que je sais c'est que la lutte inextinguible entre Éros et Thanatos ne s'arrêtera pas, qu'Éros, parfois aveuglé, peut œuvrer sans le savoir pour Thanatos.

Je sais que tout est incertain, mais aussi que Thanatos ne sera jamais totalement vainqueur, sinon à la fin de tous les temps, c'est-à-dire de l'univers.

Et je sais qu'au plus profond de moi-même, et définitivement, je dois non seulement prendre le parti d'Éros sans m'aveugler, tout en sachant que nous ne chasserons jamais les ténèbres et que la torche qui nous éclaire nous révélera sans faillir l'immensité de l'ombre et de la nuit.

Ah, si chacun sentait, savait que chaque moment de son existence est un moment, certes infinitésimal mais réel, au cœur d'une épopee où nous devons nourrir la flamme d'amour qui donne la vie et la consume.